

lité de shérif depuis quelque temps dans plusieurs cas de délit et qui a rempli cette charge sans aucun bénéfice personnel. Il suggère au gouvernement de récompenser M. Raby en le nommant magistrat stipendiaire.

COURRIER D'ONTARIO.

Vous rappelez-vous, lecteurs, qu'un monsieur d'origine anglaise fut, l'an dernier, la disgrâce de voir les brigands de Marathon trancher le fil de ses jours, sans plus de cérémonie que les Parques d'autrefois? Ce gentleman, qui était marié, a tout naturellement laissé une veuve, «une veuve inconsolable, pour déplorer sa perte,» comme dit le cliché, dans les circonstances lugubres.

Je ne sais pas si, depuis le tragique événement, cette malheureuse épouse est parvenue à se consoler, mais ce que je sais bien, d'après des statistiques officielles publiées dans les journaux, c'est qu'elle a reçu une forte prime de consolation. Cette dame a donc reçu :

Table with 2 columns: Description of the award and Amount. Du roi Georges... 25,000 fr. D'une souscription dans les cercles grecs... 100,000. Enfin du gouvernement hellénique pour frais de voyage et d'enterrement... 250,000.

Soit un total de... 375,000 fr.

Trois cent soixante-quinze mille francs donnent, en notre argent, une somme ronde de \$75,000. Diable, si on offrait une pareille prime à toutes les femmes, avec prières d'expédier leurs maris chez les brigands de Marathon, savez-vous que beaucoup de gens déserteraient le lit conjugal, dans la crainte d'un accident? Et... ma foi, ils n'auraient pas tout à fait... raison...

Le Charivari, maintenant débarrassé des entraves de la Commune, s'empresse de reproduire ces chiffres, en réparant de nouveau, et il a le soin d'ajouter qu'il le fait à titre de renseignement pour les jeunes filles sans fortune désireuses de se faire un sort :

«Point n'est besoin pour elles, dit-il, de s'inquiéter d'un mari sérieux,—c'est-à-dire en état de faire droit à toutes leurs folies. Il leur suffit de s'accoupler au premier pelé qu'elles rencontreront.

«Grand ou petit, vieux, laid, bête, capricieux, peu importe. Quelles Pépoussent au hasard, les yeux fermés, cela ne fait rien, pourvu que ce soit un mari.

«Seulement, le soir même de leurs noces, au moment où elles savent bien qu'il n'a rien à leur refuser, elles lui disent de leur voix la plus douce :

«—O Anatole!... ou ô Arthur!... ou ô Isidore! si tu veux que je t'aime, fais-moi un plaisir... ah! mais là, un vrai plaisir.

«—Quoi donc? fait le nouvel époux, sous le charme du tête-à-tête.

«—Eh bien, mon ami, va, je t'en prie, va me cueillir un bouquet de pissenlits dans la plaine de Marathon.

«Le mari, qui ne se défie de rien, part le lendemain; il débarque en Grèce, il gagne la plaine de Marathon, il y fait une mauvaise rencontre...

«Vous saisissez le reste?»

Parbleu, il n'est pas difficile à saisir, le reste.

Mais à présent, voilà les jeunes époux sur leurs gardes, et j'espère qu'ils seront prudents, lorsque leurs jeunes épouses rougissantes, leur demanderont d'aller aux champs cueillir des fleurs... Il faut toujours se méfier des brigands.

Le poète a dit :

«Oh! qu'il fait bon cueillir des fraises.»

Oui, mais en ce temps-là, il n'y avait pas de brigands...

Mais, c'est trop longtemps s'arrêter sur cette lugubre histoire, qui vous a sans doute fait répandre bien des larmes. Passons à une autre qui me paraît un peu plus gaie.

Il y a quelque temps, des journaux de Londres s'extasiaient sur la conduite d'un M. Johnson, qui était bravement sauté du «London bridge» pour repêcher, dans la Tamise, un malheureux en train de passer chez Plutus par une voie aquatique.

M. Johnson, disait-on partout, était un homme plein de courage, doué de toutes les vertus, un grand cœur! une belle âme! un héros. Je crois même que, dans quelques familles, on avait ouvert des listes de souscription, dans l'intention de lui élever une statue pour commémorer son saut merveilleux, «Johnson's jump».

Or qu'apprenait-on, quelques jours après? Un journal, l'Express, avait été aux renseignements, et il annonçait que l'acte de M. Johnson ne constituait pas un fait d'héroïsme aussi brillant qu'on voulait bien le croire.

Sans doute, M. J. B. Johnson avait sauvé quelqu'un; mais ce quelqu'un n'était autre que son propre frère, M. Peter Johnson; or, il était convenu d'avance entre les deux frères que Peter tomberait à l'eau à telle heure, et que son frère serait là pour se précipiter à son secours. Il n'y avait pas de programme imprimé, mais il est bien établi que les choses devaient se passer de la sorte.

N'allez pas dire que cela est invraisemblable; il y a des gens qui se casseraient un bras pour faire de la réclame, et attirer les chalands à leurs boutiques; comme il y en a d'autres qui éprouvent le besoin de faire parler d'eux à tout prix.

Est-ce qu'à Paris, un marchand de tableaux ne vient pas de lancer dans un journal l'annonce ci-dessous :

«M. X., le marchand de tableaux bien connu de tous les artistes, vient de perdre sa femme des suites des blessures qu'elle reçut quand les insurgés défendirent les barricades de la Croix-Rouge.

«Mme X. était dans son magasin, quand un obus y pénétra et éclata. La femme du célèbre marchand fut seule atteinte; toute la magnifique collection de tableaux fut sauvée, ce qui permet à M. X. de faire aujourd'hui la réouverture de ses galeries de tableaux. En conséquence, il s'empresse d'en informer sa nombreuse clientèle.»

Oh bien, qu'en dites-vous? Plus fort que cela, ce serait raide.

Mais comme on dit : Les affaires sont les affaires.

Il l'avait bien compris cet excellent père israélite, que trois banqueroutes savamment combinées avaient enrichi jusqu'au

scandale. Il avait un fils, le Benjamin de la tribu. Il le chargeait d'acheter toutes ses menues fournitures de bureau; et, parlant de cet enfant avec une tendresse commerciale, il s'écriait : «Je sais que lorsque le petit va faire mes emplettes, il me vole quelque peu, mais ça le forme. (Historique.)

Il l'avait bien compris encore, ce faiseur d'affaires qui tenait un jour ce dialogue avec un honnête homme :

—Malheureux que vous êtes, disait l'honnête homme, avec un accent de reproche et de pitié, comment terez-vous quand vous rencontrerez un de vos créanciers?

—D'abord, je ne les rencontrerai jamais, répondait le faiseur d'affaires, avec une cynique gaieté; mes créanciers vont à pied, et moi toujours en voiture. (Aussi historique que la précédente.)

C'est encore en ce temps-là que Boulay de la Meurthe, brave et digne homme, et philanthrope par-dessus le marché, appelé par un jeu du sort à la vice-présidence de la république de 48, ne cessait de dire à ses amis qui le félicitaient :

—«Je toucherai près de 50,000 francs de traitement; mais je ne veux pas, Dieu m'en garde, qu'il entre un denier de cette somme dans mon escarcelle. Les ouvriers, nos frères du travail, ont plus besoin d'ouvrage que d'aumône. Le travail réhabilite les hommes; je me ferai un devoir de leur en donner.

—A quel monument public appliquerez-vous vos hono- raires? lui demandait-on.

Et Boulay répondait avec une solennelle naïveté :

—«Monsieur, je fais élever d'un étage ma maison de la rue de Vaugirard.»

M. Thiers est un homme charmant, et il n'est pas étonnant que tous ceux qui l'approchent s'en retournent enchantés. Lisez plutôt ce que dit de ses manières véritablement séduisantes M. Milliès-Lacroix, le président de la délégation envoyée par la municipalité de Montauban, avant la suppression de la Commune; je suis obligé de traduire d'un journal anglais les paroles de M. Milliès-Lacroix :

«Nous avons été reçus à dix heures du matin. Nous étions loin de nous attendre à l'accueil simple, cordial, plein d'expansion, qui nous était réservé. M. Thiers n'a mis ni affectation ni recherche dans ses paroles, non plus que dans ses manières. Il nous a fait asseoir en face de lui sur un sofa en marocain gris, sur lequel avait l'habitude de passer ses nuits, tout habillé, et là, devant le feu qu'il tisonnait par intervalles, il nous a interrogés avec bonhomie, comme si nous avions été des membres de sa famille, causant avec cette verve et cette simplicité qui lui sont habituelles... Malgré ses anxiétés et ses travaux, il ne paraissait nullement fatigué... En voyant sa figure si calme, personne n'aurait deviné que cet homme arrivait à l'heure même de Paris, où il avait passé la nuit aux avant-postes, à discuter avec ses généraux les plans d'attaque.»

Tant d'aménité, tant de politesse et tant d'urbanité, dans les occasions les plus difficiles, dénoncent bien le tempérament exquis d'un homme supérieur.

—M. Thiers n'est pas parvenu, disait Talleyrand, il est arrivé.

C. T.

PROCLAMATION DE PRIX.

COLLÈGE DE STE. THÉRÈSE.

Lundi le 3 juillet, avait lieu dans cette maison d'éducation la distribution des prix, en présence d'un bon nombre de prêtres des paroisses environnantes et des parents des élèves. Pour ne pas trop faire regretter le chant et la musique remarquables qui signalent toujours les exercices de la fin de l'année au Collège de Ste. Thérèse, on avait préparé un programme de discussion et de discours. La présence de l'Hon. Président du Sénat, dont le fils est dans ce Collège, donnait beaucoup de relief à cette séance.

Une discussion savante, où l'on reconnaissait la plume du Supérieur de la maison, M. Nantel, eut lieu sur «l'état actuel de l'Eglise». Cette discussion fut ouverte par M. Avila Cherrier, président de l'Académie St. Charles, et continuée par MM. Normandin, Boivert, Nantel, Corbeil, Brady, Bourbonnais et Ouimet.

Avant la proclamation des noms de ceux qui avaient mérité des prix, M. le Supérieur dit quelques paroles pour les remercier d'avoir fait don de leurs récompenses à l'Eglise et pour engager les parents à se féliciter de la générosité de leurs enfants. Après la proclamation, il adressa encore quelques paroles à l'auditoire, remercia les personnes présentes de l'intérêt qu'elles manifestaient à l'égard du Collège de Ste. Thérèse, et laissa la parole à l'Hon. M. Cauchon, qui fit quelques remarques sur la question discutée par les élèves, exprima son adhésion aux sentiments qu'elle contenait et exprima l'intérêt qu'il porte à l'éducation du pays.

M. Masson, député pour Terrebonne, fit ensuite un discours chaleureux sur les malheurs de l'Eglise, la grandeur de Pie IX et les crimes de la révolution. Il parla avec émotion d'une entrevue qu'il eut avec le Pape, lors de son voyage en Europe avec M. Desaulniers, et cita les paroles du Souverain-Pontife qui lui dit en lui serrant affectueusement la main : «Vous êtes du Canada? Ah! c'est un bien bon peuple que le peuple canadien!» Il dit ce que Pie IX représentait dans le monde; que l'homme était grand, sans doute, que le Souverain-Pontife personnellement était digne d'admiration; mais que ce qui forçait tous les hommes, même les protestants, à s'incliner devant lui, c'était la majesté du principe qu'il représentait. Il dit qu'il y avait dans le comté de Terrebonne deux maisons d'éducation, deux enfants dont il voulait également le bien et le succès, le Collège de Terrebonne et celui de Ste. Thérèse.

M. J. A. Mousseau ajouta à ce qui avait été dit sur les causes de l'état actuel de l'Eglise, des remarques qui furent vivement applaudies. Il démontra en termes énergiques que les catholiques avaient raison d'espérer. Il y avait une leçon, un enseignement écrits en traits de feu et de sang dans le châti- ment qui brisait déjà Napoléon, le principal, sinon le seul auteur de la grande iniquité moderne. C'est en effet l'ex-empereur qui, en violant les promesses solennelles qu'il avait trois fois faites, en laissant le Piémont et Garibaldi voler le Pape après le traité de Villa-Franca, a ouvert la voie des trahisons et des crimes qui tiennent aujourd'hui le Pape prisonnier chez lui. Il en porte déjà la peine, et le dernier détachement des troupes d'occupation avait à peine quitté Rome, que le signa- taire de la convention de septembre tombait à Sedan.

M. Mousseau donna aussi de sages conseils aux jeunes élèves et les encouragea à travailler fortement. Ils n'avaient qu'à imiter le fondateur du Collège Ste. Thérèse, le Révd. M. Ducharme, que M. Mousseau appela justement le Vincent-de-Paul de l'Education dans le Nord. Quelques considérations sur l'importance et la nécessité du travail, quelques citations heureuses terminèrent ses remarques, qui parurent fort goûtées des écoliers et du public.

M. L. O. David, appelé à prendre la parole en sa qualité d'ancien élève du Collège Ste. Thérèse, dit que s'il appréciait avec reconnaissance l'honneur de l'invitation qu'on lui faisait, il en comprenait aussi la responsabilité.

«Il m'a toujours semblé, dit-il, que pour parler dans des circonstances si solennelles, d'une manière sérieuse, utile et digne d'un auditoire si distingué, il fallait une autorité que l'âge, que l'expérience ne m'ont pas encore donnée. Je suis convaincu plus que jamais que si la parole est d'argent et le silence d'or, c'est surtout quand on est jeune.

«La parole, elle ne devrait pas manquer pourtant lorsqu'on se retrouve après dix ans dans les lieux aimés qui virent éclore nos premiers sentiments et nos premières pensées, sous le toit béni où s'écoulent les années les plus poétiques de la vie.

«Aujourd'hui que je m'arrête, pour la première fois, peut-être, pour jeter un regard sur ces années disparues, il me semble que j'ai vécu sous l'empire d'un rêve.

«Il y a de cela dix ans, ai-je dit. Je parlais comme vous allez partir, plusieurs d'entre vous, messieurs les élèves, le cœur gros de regrets et d'espérances, la tête chargée d'illusions. Il me semble que je me suis jeté à la nage dans ce fleuve immense qu'on appelle le monde, que longtemps j'ai lutté contre les flots pour atteindre la rive fortunée où j'apercevais ceux qui avaient persévéré jusqu'à la fin, que j'ai vu disparaître, brisés par la fatigue et de découragement un grand nombre de mes compagnons de voyage; et qu'après avoir mis le pied sur la rive où je voulais aborder pour m'y reposer un instant, j'ai été transporté comme par enchantement sur celle d'où j'étais parti, sous ces frais ombrages qui me rappellent de si touchants souvenirs.

«Mais non, ce n'est point un rêve, car il a bien fallu dix ans pour opérer les changements qui se manifestent autour de moi.

«Si je retrouve avec plaisir, à la tête de cette belle maison d'éducation, celui qui en était autrefois le plus brillant et le plus sage élève; si je reconnais dans M. le Directeur et les professeurs qui l'entourent quelques-uns de ceux qui furent d'abord mes aimables condisciples et plus tard mes dévoués et bienveillants maîtres, la plupart cependant, ne sont pas ici; la mort en a enlevé quelques-uns, et il n'y a pas longtemps encore que les anciens élèves de ce collège se réunissaient autour de la tombe d'un des prêtres distingués qui ont le plus contribué à la gloire et à la prospérité de cette maison; la Providence en a appelé quelques-uns ailleurs. La Providence! elle a toujours de la besogne pour ces hommes-là. Il a bien fallu dix ans aussi pour effeuiller ces fleurs de l'illusion dont on aime tant à se couronner lorsqu'on est jeune, et pour me faire comprendre ainsi qu'à bien d'autres que la vie n'est pas un plaisir, mais un devoir, et que le peu de bonheur laissé à l'homme sur la terre, il le trouve dans l'accomplissement de son châtiement, dans le travail.»

M. David dit alors qu'il était heureux de retrouver plus utile que jamais la maison où il avait reçu son éducation, de voir que ceux qui la dirigeaient comprenaient les besoins nouveaux de la société et savaient s'y conformer en donnant à leurs élèves une éducation pratique. Il développa longuement la nécessité de l'industrie et d'une éducation nécessaires à son développement. Il dit que le clergé, qui avait tant fait pour le pays, devait diriger le mouvement qui se faisait en faveur du progrès matériel et de la prospérité du Bas-Canada.

Il termina par ces paroles :

«Messieurs, je n'ai pas eu le temps de développer toute ma pensée, mais vous avez compris ce que je veux, et ce que je veux, tout le monde le veut : c'est qu'après avoir conquis cette terre que nous habitons aux prix de si grands sacrifices et nous y être enracinés, à force d'énergie et de dévouement, nous n'en soyons pas chassés par des populations plus hardies et plus entreprenantes; c'est que l'apathie et l'ignorance ne nous fassent pas les esclaves de ceux qui n'ont jamais pu nous vaincre par la force, et que nous ne perdions pas dans les luttes paisibles de l'industrie et du travail les lauriers conquis sur maints champs de bataille; c'est que le clergé, comme toujours fidèle à son œuvre de protection, écarte les nouveaux dangers qui menacent d'entraver l'accomplissement de nos destinées, dangers d'autant plus grands qu'ils sont moins apparents, moins émouvants, et qu'il guide les pas du peuple canadien dans la voie de la prospérité. Vous avez, messieurs, habitué les Canadiens-Français à compter sur vous; il faut que vous en subissiez les conséquences. Ce que je veux enfin, c'est qu'on ne dise pas que l'influence du clergé est incompatible avec le progrès et la prospérité d'un pays, que le catholicisme entrave l'activité humaine, comprime le génie de l'homme, car c'est un mensonge, une calomnie. Le progrès bien entendu, éclairé et purifié par la foi, est dans l'ordre de la providence; il est le résultat de la loi du travail, le développement en quelque sorte de la création et la manifestation de Dieu dans ses œuvres. La locomotive qui passe entraînant à sa suite vingt ou trente chars de marchandises, le navire qui fend les mers, l'étrélin électrique qui porte la pensée humaine d'un monde à l'autre avec la rapidité de l'éclair, toutes ces merveilles enfantées par le travail sont utiles et agréables à Dieu, car en attestant la grandeur de l'homme, elles affirment la puissance du souffle qui l'a créé.»

M. Cauchon reprit la parole pour dire que puisqu'on parlait de progrès matériel, de chemins de fer et d'industrie, il voulait dire quelques mots lui aussi. Il fit alors un discours excellent, comme tous ceux d'ailleurs qu'il sait faire sur ces questions sérieuses. Il démontra l'utilité des chemins de fer par des raisonnements, des calculs, et des comparaisons qui produisirent une forte impression sur l'auditoire. Il fit voir comment la rapidité et la facilité des communications augmentent la richesse publique et la valeur des propriétés, comment les chemins de fer augmentent les revenus des terres qui sont à plusieurs lieues des grands centres de population et même celles qui sont dans le voisinage des villes. Les chemins de fer, dit-il, grossissent la population des villes où ils aboutissent et des paroisses et villages qu'ils traversent; or, plus la population d'un pays est considérable, plus ses besoins se multiplient et plus par conséquent la valeur des produits est grande, parce que la demande en est plus considérable.

De pareils discours sont utiles et laissent une bonne impression sur les élèves et sur ceux qui les entendent.

Le discours de M. Cauchon fut le couronnement de la séance et de l'année scolaire du Séminaire de Ste. Thérèse.